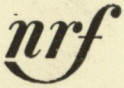
JEAN BLOCH-MICHEL

LE VISAGE NU

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE
VISAGE NU

DU MEME AUTEUR

nrf

LE TÉMOIN.

LES GRANDES CIRCONSTANCES.

LA FUITE EN EGYPTE.

JOURNAL DU DÉSORDRE.

UN HOMME ESTIMABLE.

Aux éditions Calmann-Lévy :

RÉFLEXIONS SUR LA PEINE CAPITALE (en collaboration avec Arthur Koestler et Albert Camus).

Extrait de la publication

JEAN BLOCH-MICHEL

LE VISAGE NU

roman

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VIIe

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors commerce, marqués de A à E

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays y compris la Russie.
© Librairie Gallimard, 1959.

I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Lorsque j'étais en prison, je vous écrivais des lettres que sans doute vous n'avez pas gardées. Je me souviens avec irritation des attitudes que j'y prenais : tantôt j'étais insolent et hâbleur, tantôt je m'abandonnais au désespoir et je m'attendrissais. Je vous ai donné ainsi de moi-même une image qui ne manquait pas de ressemblance. A cette époque, vous m'étiez d'un grand secours. Je trouvais dans cette conversation avec vous le seul moyen qui me fût donné d'échapper au monde qui alors était le mien et d'approcher non seulement le vôtre mais celui des autres hommes. Je crois aussi que je vous aimais, parce qu'il me fallait bien donner un objet aux sentiments dont j'étais encombré et dont je n'avais que faire entre les murs de ma cellule. C'est grâce à vous que j'ai quitté cette cellule, rejoint ce monde que j'ap-

Extrait de la publication

pelais de toutes mes forces. Il y a de cela aujourd'hui deux ans. Je songe maintenant à ma prison comme au seul lieu où il m'ait été donné de vivre. Du moins pouvais-je y caresser des espoirs et des illusions qui m'ont désormais quitté. Mais rien n'est venu les remplacer et je ne sais plus quoi faire de moi. Je vais donc m'en aller. Où? Je ne sais pas encore. Une telle fuite peut prendre le visage de l'aventure ou bien celui de la misère. Selon mes forces et le hasard, je me retrouverai mendiant dans un port ou à la tête d'une plantation. Vous voyez que mes rêves, qu'ils soient optimistes ou désabusés, sont encore ceux de l'enfance. Excusez-moi : la maturité ne vient pas seulement avec les années. Il lui faut aussi les circonstances. Je m'aperçois aujourd'hui que je ne suis pas un homme et pourtant c'est ainsi qu'on m'a jugé. J'aurais d'ailleurs refusé qu'il en fût autrement. Le premier signe que me fasse ma nouvelle condition, ou peut-être le dernier qu'en disparaissant m'envoie ma jeunesse, est pour m'apprendre que je me suis toujours trompé, sur moi comme sur les autres. Mais c'est la seule certitude que je possède. A la place de l'image du monde que je m'étais construite, rien n'est encore

Extrait de la publication

apparu et j'attends cette découverte avec curiosité, sinon avec impatience.

Quand vous m'avez rencontré au parloir de la Santé, il n'était rien, au contraire, dont je ne parusse être assuré. Ce qui s'est passé depuis lors vous expliquerait peut-être comment je me suis transformé. Mais ce qui s'était produit auparavant vous montrera mieux encore qui était l'homme que vous avez connu.

Je vous ai dit que mes parents sont morts quand j'avais onze ans. J'ai été confié à un oncle que je n'ai jamais beaucoup connu, ni beaucoup aimé. Il m'avait mis en pension. J'y suis resté jusqu'à dix-sept ans. Je n'ai conservé de ces années d'internat qu'un souvenir assez vague, bien qu'elles ne soient pas encore très éloignées de moi. Tout se confond dans ma mémoire et il me semble, lorsque j'y pense, qu'il ne s'agit que d'un long jour, sans doute parce que tous les jours y étaient pareils. Vous me direz que mes maîtres changeaient, mais je ne leur accordais pas une grande attention. Pour mes camarades, je les ai toujours haïs. La plupart d'entre eux étaient des enfants heureux et leur bonheur me faisait mieux encore sentir mon abandon. Certains, pourtant, étaient

Extrait de la publication

comme moi sans famille, c'est-à-dire sans parents qui les aimassent. Mais alors c'était leur ressemblance avec moi qui me les faisait fuir. Leur tristesse, la pitié qu'ils m'inspiraient, contribuaient à augmenter mon dégoût. Et je ne leur pardonnais ni leurs plaintes, lorsqu'ils étaient faibles, ni leur silence, lorsqu'ils étaient endurcis. Aussi n'est-il pas un seul visage dont je me souvienne avec précision, mais des gestes et des situations. Je me rappelle en effet les coups que nous avons échangés, et aussi les caresses furtives que favorisait, à mesure que nous grandissions, la promiscuité du dortoir. De tout cela, je ne conserve pas de remords. Les brimades que j'ai infligées ou reçues ne m'inspirent ni honte ni rancune. Et je n'ai pas non plus le sentiment d'avoir, par des jeux auxquels aucun de nous n'attachait d'importance, attenté à une pureté à laquelle je ne crois pas et dont personne ne m'a jamais donné l'exemple.

Quant aux maîtres dont le rôle était de m'instruire, je vous ai dit que je ne leur accordais pas d'attention. Ils ne m'ont pas appris ce qui eût été le principal : les motifs pour lesquels je devais les écouter. Ce qu'ils disaient m'ennuyait, sans doute

parce que je ne les écoutais guère, car je ne vois pas pourquoi ils eussent été moins instruits ou moins intelligents que d'autres. Je n'aurais pu leur obéir que parce qu'ils me punissaient. Croyez-vous que la peur des retenues et des pensums aurait pu me conduire à agir autrement que je le faisais, moi qui passais précisément ma vie en retenue et pour qui tout ce qu'on me demandait était punition? Pour quelle raison m'ont-ils gardé? Probablement parce que mon oncle payait régulièrement ma pension et qu'il leur avait demandé de lui rendre ce service.

Mais sans doute penserez-vous que je vous en dis bien peu. C'est que je n'ai pas envie de parler de mon enfance. J'ai été un enfant malheureux. Si je me laissais aller, non à vous expliquer pourquoi, ce que vous avez déjà compris, mais à vous dire comment, je ne pourrais plus m'arrêter. Il y a en moi, depuis tant d'années, une tendresse, une pitié si attentives à l'égard de l'enfant que j'ai été qu'il suffirait que je vous raconte ce que vous avez deviné pour que s'effondrent les défenses que j'oppose depuis si longtemps à ma propre faiblesse. Oui, j'ai pleuré tous les soirs sur mon oreiller en me considé-

rant moi-même. Oui, j'ai eu envie de caresses, de baisers, de soins que personne ne m'accordait. Tout cela est banal. Vous n'avez qu'à vous en rapporter aux romanciers. C'est un sujet si rebattu que j'aurais honte de profiter des facilités qu'il offre. Et pourtant, il faut encore que je vous dise que cette pitié que j'ai eue de moi-même ne m'a jamais tout à fait quitté. A tous les moments de ma vie et alors même que mon visage, comme ma conduite, était celui d'un homme impitoyable, je gardais en moi une grande tendresse inemployée, ou plutôt elle n'avait que moi-même pour objet. Je sais aujourd'hui que mon histoire n'est que celle de mon double, mais c'est aussi l'histoire de la fabrication de ce double. J'en ai été l'artisan. Je me suis aperçu très vite que nul ne se souciait de mes pleurs et que la faiblesse ne payait pas. Et aussi que je ne devais attendre aucune réponse aux appels que je ne cessais de lancer malgré moi. Je me suis donc voulu autre que je n'étais. Ensuite, j'ai vraiment cru que j'étais devenu cet autre. Aujourd'hui, je ne sais plus lequel des deux est mort, ou s'ils ne sont, l'un et l'autre, qu'à moitié vivants.

Extrait de la publication

Mais il ne faudrait pas non plus exagérer. Quand je vous dis que j'ai été un enfant malheureux, c'est surtout à mes premières années de collège que je pense. Je venais de perdre mon père et ma mère, dont j'avais encore des souvenirs récents. J'ai compris que ceux-ci ne pouvaient qu'accroître mon malheur. Si bien qu'après avoir vécu pendant quelque temps en me réfugiant dans ces souvenirs pour oublier ou plutôt pour nier ma triste situation, j'ai ensuite fait tous mes efforts pour perdre de vue ces images d'un bonheur qui ne m'était plus rien. C'est sans doute pour cela que j'ai conservé si peu de souvenirs de mes parents, et de cette époque de mon enfance que j'ai vécue auprès d'eux. Après leur mort, il a fallu que je me fasse à ma nouvelle condition. Si pénible qu'elle fût, je m'y suis fait peu à peu. J'en ai pris l'habitude plus que je ne m'y suis résigné.

Les seuls souvenirs vraiment heureux que je conserve de mon enfance coïncident avec ce que vous considérez sans doute comme un de vos plus grands malheurs. En juin 1940, j'avais seize ans. L'avance allemande menaça la petite ville normande où se trouvait notre pensionnat. Nous fûmes évacués. Pendant ces quelques jours

Extrait de la publication

où nous errâmes sur les routes, j'éprouvai un sentiment de liberté et une exaltation que je n'avais jamais connus. Ce n'étaient pas des vacances. Pour moi, elles n'avaient jamais consisté qu'à être conduit par des surveillants et des moniteurs sur des plages où l'on nous gardait comme des prisonniers. En 1940, l'écroulement brutal dont j'étais le témoin me rendit subitement à moi-même et me fit sortir de la torpeur où j'avais vécu jusqu'alors. Je me découvris capable d'agir, endurant et bientôt endurci. Les nuits passées à la belle étoile, les camps de réfugiés où, avec une joie féroce, je me rendais utile, m'en apprirent plus sur moi-même que cinq années d'études somnolentes, de chagrins secrets et de révoltes inutiles. Une nuit, dans un de ces camps, je rencontrai une fille de mon âge qui avait perdu ses parents. Elle était seule et pleurait, assise sur un balluchon ridicule. Je me sentis un homme auprès d'elle. Je m'occupai de lui trouver à manger, un coin pour dormir. Je ne la quittai pas, et cette nuit-là, je fis, pour la première fois de ma vie, l'amour avec une femme, éprouvant en même temps le goût des voluptés les plus diverses. Celle du désespoir n'était pas la moins enivrante.

A vrai dire, lorsque je m'en souviens aujourd'hui, je me demande si ce n'est pas cette nuit-là qui m'a fait ce que je suis. Il n'est pas possible de traverser, à un tel âge, de telles circonstances sans en être marqué. J'ai connu dans ce camp l'horreur et la chaleur du troupeau, le goût des larmes, l'amour de la mort, et qu'il n'est pas de souffrance qui empêche le corps de chercher aveuglément son plaisir, et de le trouver. J'ai su aussi, mais le lendemain seulement, qu'on peut laisser derrière soi ce qui, quelques heures auparavant, vous était plus cher que vous-même, et que cette séparation ne va pas sans quelque allégement. En une nuit, dans les bras de cette jeune fille, j'ai appris aussi combien il est facile de mêler la tendresse avec la cruauté. Je ne l'ai pas oublié.

Je ne crois pas que je fusse alors conscient de sentiments aussi complexes. C'est aujourd'hui que j'en retrouve en moi les traces et que j'en découvre la source. Autant que je me souvienne, il ne me restait de cette nuit, lorsqu'elle fut écoulée, que la légère fierté du jeune mâle qui s'est enfin découvert. Mais cette fierté était de bon aloi puisque je la gardai secrète.

Extrait de la publication

Je n'eus aucune des vantardises qui sont communes à cet âge et dans ces circonstances. Peut-être aussi une telle pudeur me fut-elle inspirée par le souvenir de celle qui avait été l'objet de ma victoire. Ce n'était pas qu'elle manquât de charme ou de grâce, mais elle était avant tout pitoyable. Et, pour la vaincre, j'avais oublié la pitié qu'elle m'inspirait, comme elle l'avait fait pour elle-même. Une fois rompue l'étreinte qui nous avait rendus adultes, nous étions redevenus, l'un et l'autre, ce que nous étions en vérité : deux enfants perdus sur les routes de la guerre.

Or, c'était cela que je voulais, par-dessus tout, oublier. Car je craignais d'avoir à m'attendrir de nouveau sur moi-même. Je ne dis pas que je m'y sois tout à fait refusé à ce moment. Mais j'avais découvert que cette pitié pouvait être utile : c'était en la suscitant que je venais d'obtenir ce que je désirais. Cette jeune fille n'avait pu être insensible à ce que je lui avais dit être notre destin commun. Moi aussi, j'étais égaré, perdu, seul. Et nous nous étions rejoints un peu pour pleurer ensemble sur nous-mêmes. Toutefois, j'avais décidé que cela ne pouvait durer. Et surtout, je m'étais mis à croire, le lendemain, que mon émo-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN BLOCH-MICHEL

LE VISAGE NU

Les trois récits qui composent *Le Visage nu* mettent en scène des personnages dont il avait déjà été question dans le précédent roman de Jean Bloch-Michel, *Un Homme estimable*.

C'est d'abord Pierre Collard, le milicien, qui, s'adressant à son ancien avocat, Saurette, s'explique et raconte les circonstances qui l'ont conduit à être ce qu'il est. Une enfance malheureuse et solitaire l'ont pénétré du sentiment de l'injustice. Mais plutôt que de s'attendrir sur lui-même, il s'est forcé au cynisme. Il en est résulté un personnage moitié voulu, moitié spontané, mélange de violence et de pureté. Jusqu'au jour où, sur le point de laisser commettre un crime et d'y être associé, il a compris qu'il n'avait fait que jouer un rôle qui n'était pas le sien, mais qu'il était trop tard pour en refuser les conséquences.

L'histoire de Lucien est celle d'un homme qu'une circonstance absurde engage dans un drame qui n'est pas à sa taille : arrêté, déporté, simplement parce qu'en se rendant à son travail il s'est trompé de trottoir, Lucien finit par comprendre et par admettre un destin qui l'a fait entrer malgré lui dans la communauté des héros et des martyrs.

Quant à Anette qui, de sa prison, écrit une lettre qu'elle sait destinée au rebut, ce qui lui paraît essentiel dans le destin qu'elle a choisi, c'est que sa mort inévitable lui permet d'accepter une situation autrement inacceptable, puisqu'elle aime en même temps Saurette, son mari, et Daniel et que disparaître lui évite d'inévitables déchirements.

Ces trois personnages ont ceci en commun qu'à travers le drame où ils sont engagés, ils peuvent, un instant, découvrir le visage de leur destin.

650 fr. + T.L.

Extrait de la publication